

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Éloge historique de l'érudition

Bernard Beugnot

Volume 27, Number 2 (158), April 1985

Universitaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31255ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beugnot, B. (1985). Éloge historique de l'érudition. *Liberté*, 27(2), 40–52.

BERNARD BEUGNOT

ÉLOGE HISTORIQUE DE L'ÉRUDITION

*Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition;
beaucoup de philosophie mène à l'estimer.*

Chamfort, *Maximes* (1795)

Pourquoi ce titre aux résonnances surannées dont tous les termes tournent le dos à la modernité? Moribond, sinon périmé, l'éloge ne survit plus que dans le cercle étroit des académies ou des cérémonies funèbres; l'histoire a subi les assauts de la vogue et de la vague structurales; quant à l'érudition, voilà bien longtemps qu'elle sert de cible aux esprits qui prétendent à l'encontre marier mieux qu'elle ne fait la séduction et la culture. Tantôt l'ostracisme la frappe comme dans la *Grande encyclopédie Larousse du XIX^e siècle*, ou plus récemment l'*Encyclopaedia universalis*, tantôt l'on ne la tolère plus que comme «l'infanterie de la critique», l'on raille le «sommeil érudit» (S. Doubrovsky) qui engourdirait l'intelligence critique ou les «herbes folles de l'érudition» (José Corti) qui l'asphyxieraient.

Et pourtant l'histoire qui fournit à l'érudition les assises de son savoir et la perspective de ses interrogations n'a rien perdu aujourd'hui de sa vitalité; tandis que les historiens continuent de pousser dans les fonds d'archives et les documents anciens de vigoureuses et neuves enquêtes, leurs livres connaissent auprès du grand public un succès qu'envient bien d'austères théoriciens; tandis que les études littéraires

n'auraient dû voir d'autre chemin de salut que le ciel de la théorie, se multipliaient d'Erasmus à Voltaire et Zola, d'Arthur Buies à Alain Grandbois ou Hubert Aquin, des lettres humanistes aux textes de la Nouvelle-France, les grandes entreprises d'éditions critiques.

Plaider pour l'érudition dans une réflexion sur l'université n'est pas chercher à la replier frileusement sur le passé, mais plutôt, par une conscience avivée des fonctions qui sont siennes, des valeurs tant humaines qu'intellectuelles qu'elle véhicule, rappeler que l'université est lieu spirituel, qu'elle ne saurait sans dommages être livrée en pâture aux gestionnaires et aux technocrates, que la quête du savoir et du sens, la mise en question permanente des acquis ne passe pas nécessairement par leur méconnaissance ou leur refus, mais tient plutôt de la greffe féconde et de l'efflorescence. En ces temps où les universités traversent une crise, plus profonde peut-être que les soubresauts de 1968, incertaines de leur avenir et de leur rôle, où le titre de professeur, partiellement déchu de son prestige et comme honteux parfois, semble couvrir des privilèges plutôt qu'une exigeante conception de la liberté académique et de l'éthique qui la fonde, en ces temps où le divorce s'accuse entre ceux qui enseignent et qui cherchent et ceux qui orientent, où les relations humaines s'émoussent dans la froide machine qui les broie, défendre la forme haute de l'érudition, c'est, en tant qu'universitaire, redire que le legs du futur s'amasse sur le legs du passé, qu'un regard trop myope sur l'immédiat méconnaît en l'être le besoin de transcender dans la maîtrise d'une tradition qui le dépasse l'éphémère instant de son existence. Avec le regard d'un dix-septémiste, sensible aux réminiscences et aux latences, attentif aux évolutions, curieux aussi de la modernité, légitimons donc les droits de l'érudition selon la topique de l'éloge, cette province favorite du genre démonstratif, par ses origines, par son histoire et par les vertus qui lui sont propres.

Le verbe *erudire*, le substantif *eruditio*, que le

français se contente de calquer à la fin du Moyen-Age et à l'aube de la Renaissance, disent un procès de raffinement qui peu à peu corrige la brutalité originelle de la nature. Partageant avec la notion de culture, dont elle accompagne l'histoire, un même champ métaphorique, que réveillera ou déplacera dans l'image du jardin et du parterre l'esthétique baroque de la bigarrure, l'érudition épanouit les qualités humaines (*humanitas*) autant que mondaines (*urbanitas*): «Nous sommes d'autant plus hommes que nous savons davantage» (La Mothe le Vayer). Simultanément ou tour à tour, elle pourra prendre trois visages. Dans la fusion du savoir (*doctrina*) et de la rhétorique (*eloquentia*), elle exalte l'idéal du *doctus orator* qui laisse cohabiter en lui sans conflit les deux figures archétypales que sont devenus Cicéron et Varron. Lorsqu'il lui faut répondre au «fardeau d'une mémoire trop riche» (H.I. Marrou), elle se spécialise et acquiert son autonomie dans le champ des activités intellectuelles comme instrument d'emmagasinage des connaissances et de capitalisation du passé. Enfin, devant l'ambition d'un tel projet, elle oscille entre un rêve encyclopédique qui inspire encore l'histoire littéraire néo-latine des XVII^e et XVIII^e siècles, et le repli sur le seul soin d'établir, d'annoter et de commenter les textes légués par la tradition, héritage de l'*emendatio* scolaire.

Issue de la romanité républicaine et impériale, dont elle sera aussi plus tard la médiatrice, l'érudition traverse, sans se renier ni dépérir, mais non sans disgrâces, les révolutions du goût, les redécoupages épistémologiques, les diversifications sociales. Histoire heurtée qui reste à écrire, mais que jalonnent et scandent quelques débats de fond dont les résurgences contemporaines ne laissent pas de surprendre.

L'explosion érudite qui caractérise l'humanisme des XV^e et XVI^e siècles, trop habile sans doute à masquer le travail des moines médiévaux qui l'a préparé, apparaît néanmoins comme une seconde naissance. «Bibliothèques» au sens ancien de bibliographies, vies des hommes illustres de la république des lettres,

compilations, éditions, voilà assignées à l'érudition des fins qu'indépendamment des crises et des modes elle ne cessera de poursuivre.

Mais, sous la poussée d'exigences sociales et esthétiques nouvelles, elle se voit jusqu'au XVIII^e siècle, et avant d'inspirer l'histoire littéraire moderne à l'intérieur même du double modèle positiviste et biologique, l'objet d'un processus d'isolement dont les moments et les formes éclairent encore bien des attitudes d'aujourd'hui. Suspensions et mises en question qui la minent proviennent de quatre horizons différents.

Le mythe biblique du péché originel, comme plus tard les errances terrestres de Psyché (Apulée, *L'âne d'or*; La Fontaine), font peser sur la curiosité en général une condamnation dont hérite, chez les spirituels de saint Paul (I Cor, 8,1: «La science enfle; c'est la charité qui édifie») à saint Bernard et à Bossuet (*Traité de la concupiscence*), tout savoir qui stimule la superbe de l'homme, le pousse au sacrilège ou le détourne de la vie intérieure. La critique humaniste elle-même, malgré l'enthousiasme qui la porte, ne s'affranchit pas de toute vision augustinienne. Point de vue désuet sans doute, mais qui éclaire parce qu'il aggrave l'hostilité à l'endroit de l'exégèse commençante qui ose prendre pour cible les textes de la révélation, point de vue dont les caricatures du pédant et de son stérile savoir se présentent comme une forme laïcisée, point de vue surtout qui révèle, dans la conscience qu'il en prend, la force corrosive de toute érudition et le pouvoir qu'elle confère à qui la maîtrise.

Geste de mémoire qui veut récupérer l'héritage culturel du passé, l'érudition, identifiée à un mouvement de régression historique, a en outre souffert de la valorisation de l'esprit d'invention et de l'esprit individuel (*ingenium* et *judicium*) et du culte du progrès dont se réclament les modes et les modernités. La volonté cartésienne d'indépendance vis-à-vis de la tradition livresque rejoint ici l'opposition de la tête bien faite à la tête bien pleine:

Je croyais avoir déjà assez donné de temps

1. Descartes,
Discours de la
méthode, I.

aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires et à leurs fables (...), me résolvant de ne plus trouver d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même¹.

La distance ainsi s'accuse entre deux catégories d'esprits: ceux qui «lisent sans méditer», victimes de «l'esprit de Polymathie» (Malebranche, *Recherche de la vérité*, 1674) et ceux qui pensent par eux-mêmes au point que Pierre Bayle, par une évolution sémantique significative, distinguera l'humaniste du critique qui, lui, «va au delà de sa lecture». Au déclin du XVII^e siècle, sans cesser d'être vivace, l'érudition n'est plus animée de l'ardeur juvénile à constituer les archives de l'esprit humain que chez les universitaires allemands, pionniers de l'*historia literaria*. C'est que sa fonction encyclopédique reflue alors devant sa fonction critique dans le combat des lumières.

Mais c'est aussi que l'équilibre réussi chez un Guez de Balzac entre la leçon humaniste et la mondanité montante s'est révélé difficile à maintenir et que le déclin de l'université a contribué au discrédit de tout savoir qui n'était pas sous la dépendance de l'art de plaire. Les croquis satiriques du pédant et du galant, l'un enflé de savoir (Sorel, *Francion*) et l'autre béat d'ignorance (Boileau, *Satire IV*), disent un antagonisme désormais installé entre l'érudit et l'homme de cour ou l'homme de salon, sous son double visage de galant superficiel ou d'honnête homme:

On peut être habile avec un point de Venise et des plumes aussi bien qu'avec une perruque courte (...). Du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui sans comparaison juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants².

2. Molière,
Critique de
l'Ecole des
femmes, 1665.

Bien que tous les érudits ne soient pas des Vadius et des Trissotins, bien que le bel-esprit, nouveau type socio-intellectuel, ne recueille pas tous les suffrages, une littérature du plaisir s'affirme contre l'exigeante austérité des doctes, l'expression de soi et de son temps contre une intelligence du passé qui prétend se

faire modèle ou règle pour le présent. La Bruyère met ainsi en garde les lecteurs des *Caractères* contre les commentateurs: «Ne suivez leurs vues qu'où les vôtres seraient trop courtes; leurs observations ne sont pas à vous; vos observations au contraire naissent de votre esprit». Pierre Bayle a très lucidement perçu que «la décadence de l'érudition» n'est que l'effet d'une métamorphose du goût.

Simultanément, tandis que l'exercice du goût tend à récuser la médiation érudite, tandis que s'estompe la mémoire de la grande poésie savante, un nouveau savoir, celui des sciences exactes, instaure une tripartition dont d'Alembert prend acte en 1755 dans l'*Encyclopédie*:

Le goût des ouvrages de bel esprit et l'étude des sciences exactes a succédé parmi nous au goût de nos pères pour les matières d'érudition.

Aux belles-lettres, les productions agréables qui font appel à l'imagination; aux sciences, tout ce qui demande réflexion et raisonnement; à l'érudition, la connaissance des faits historiques et d'Alembert lui assigne un programme qui est celui de l'*historia literaria*.

Ainsi, à travers clivages et redécoupages des territoires intellectuels et des juridictions, l'érudition voit se restreindre son empire et un double stéréotype, encore vivace dans notre modernité, s'installe à la faveur des polémiques. Les symboles que César Ripa, à la fin du XVII^e siècle, groupait dans son *Icologie* pour représenter l'étude, se trouvent tour à tour inversés ou dévalués: un jeune homme à l'habit modeste, assis à sa table, avec un livre ouvert, une plume, une lampe et un coq pour dire la modération, l'ardente application, les nuits de veille et la vigilance. L'érudit qui «sait parfaitement sa mythologie, les poètes grecs, leurs scholiastes», qui «éclaire ou corrige les passages difficiles, un point de chronologie, une variation de récit» (P. Bayle) prend en effet visage de vieillard, volontiers bougon ou agressif, sclérosé par un amas de connaissances inutiles. Malebranche ridiculise par l'épiphore de «rares et extraor-

dinaires» le goût des curiosités chez le faux savant, comme La Bruyère lui dénie «les manières du monde, le savoir-vivre, l'esprit de société». Après Sainte-Beuve pour qui la salutaire expansion de la recherche historique ne va pas sans la tentation de futile, G. Lanson accusera le trait en évoquant «l'érudit crasseux, malpropre et sauvage, tapi dans ses bouquins comme le hibou dans son trou». A personnage rébarbatif, publication hérissée d'un appareil envahissant de notes, de citations, de références qui écrasent le texte ou accablent le lecteur. Comme s'il ne pouvait exister une érudition maîtrisée et discrète, sourdement présente et déterminante, dont les écrits d'un Jean Starobinski fournissent l'exemplaire illustration. Ces stéréotypes éliminés inspirent encore bien des jugements ou nourrissent encore la suspicion des éditeurs à l'endroit de la thèse universitaire, dont l'érudition n'est indigeste que faute de talent et de style.

Aux yeux des néophytes de la synchronie structurale, l'érudition a pu sembler emportée dans le naufrage prétendu de l'histoire et de l'humanisme. Illusion de perspective puisqu'elle poursuivait son lent travail et qu'il faut lui reconnaître des pouvoirs qui ne se limitent pas à un regard myope jeté sur les textes.

Premier constat: la critique dite traditionnelle n'a pas le privilège de l'érudition. La technicité souvent redoutable des langages modernes appliqués à l'œuvre littéraire, l'ésotérisme des concepts qu'ils mobilisent déguisent parfois en appareil scientifique un pédantisme tout aussi irritant que l'ancien et souvent plus fragile.

Second constat: malgré les définitions trop restrictives de bien des dictionnaires — savoir approfondi de nature d'abord historique et qui prépare des matériaux —, l'érudition, entendue au sens large, remplit de plus nobles fonctions. Non contente de restituer autour d'une œuvre le bruissement du temps ou de la biographie, de faire revivre des contextes, elle inventorie tout ce qui la place au centre d'un réseau — notion fondamentale qui déjà pour D.G.

Morhoff distinguait les sciences des techniques — tant synchronique que diachronique:

La recherche historique, si elle n'est pas mue par le seul attrait de la trouvaille occasionnelle, a cette conséquence bénéfique d'accroître l'information par laquelle un monde s'ajoute à une œuvre³.

3. Jean
Starobinski

L'érudition remplit en premier lieu une fonction mémorielle, par sa «capacité mobilisatrice» (Roger Zuber). Investigation de la culture, qui confère aux objets esthétiques leur épaisseur et leur pérennité, qui fonde toute vie de l'esprit et fait qu'une société se reconnaît et se soude dans son passé, elle est musée, chantier toujours ouvert grâce auquel les gestes d'aujourd'hui trouvent sens et profondeur. La peinture de Poussin serait-elle intelligible hors du Caravage, du Titien, de la tradition gravée qui la précède? Le génie de Bach ou de Mozart ne reçoit-il pas un éclairage neuf du paysage musical que découvre autour d'eux la musicologie moderne? Plus près de nous, l'art nouveau d'un F. Colonna puise son inspiration dans des motifs médiévaux qu'il propose à la fois à la reconnaissance et à la métamorphose. Le regard de l'érudition vers le passé, s'il refuse la tentation de l'exhumation gratuite — mais toute exhumation n'est-elle pas appelée à prendre sens? — tient sa fécondité de la restitution des échos et des polyphonies que le temps a estompés ou que masque la trop grande proximité et grâce auxquels toute œuvre est dialogue, variation sur des archétypes et des modèles, cristallisation d'héritages par la médiation desquels l'individualité prend conscience et forme sans s'évanouir dans l'éphémère. Loin de condamner le plaisir de la contemplation ou de l'étouffer, elle vise à le stimuler par la multiplication des harmoniques; transposons à l'œuvre d'art les formules d'A. Camus à propos des villes d'Europe «pleines des rumeurs du passé»: «Une oreille exercée peut y percevoir des bruits d'aile, une palpitation d'âmes. On y sent le vertige des siècles, des révolutions de la gloire» (*Noces*).

Mais cette anamnèse culturelle trouve son com-

plément dans une *fonction critique* qui épargne à l'érudition le culte muet du révolu. L'*emendatio* antique et la philologie humaniste n'étaient que les formes originelles de cette quête de vérité, de cette volonté de n'être pas dupe des traditions controuvées, de cette ouverture à la secrète complexité des choses. Avant que Voltaire n'utilise à des fins polémiques les recherches bibliques d'un dom Calmet, l'érudition s'était livrée à un travail d'épuration; ainsi les Bollandistes purgeaient les vies des saints des vieilles légendes pour éviter aux chrétiens d'«adorer des fantômes» (Du Cange) et les Bénédictins avec Mabillon fixaient les règles de la diplomatie. Déjà les «érudits libertins» (R. Pintard) du XVII^e siècle, dont les philosophes des «lumières» seront à plus d'un titre les héritiers, avaient trouvé dans le savoir silencieux du cabinet le secret de la vigilance intellectuelle et de l'indépendance. Rempart contre la tyrannie des modes ou l'impérialisme du superficiel, réplique à tous les demi-savants qui jugent des choses et des êtres à l'aune de leur propre inculture, l'érudition évite à l'esthétique comme à la philosophie les pièges du faux et les blandices du clinquant; aussi marie-t-elle en ses formes idéales la minutie attentive du regard et l'*humilitas*, «ce mot si peu compris de la plupart de nos contemporains, cette qualité de tout temps si rare quand elle est sincère, qui consiste à ne pas exagérer notre importance individuelle par rapport aux idées, aux êtres et aux choses» (M. Yourcenar, *Discours de réception à l'Académie royale belge*).

De la critique, au sens ancien et moderne du terme, l'érudition, entendue comme «innutrition», assimilation des traditions, étend donc son empire à la création où elle remplit, et pas seulement dans l'espace chronologique qui va du Moyen-Age au XVII^e siècle, une *fonction stimulatrice*. Aux formules de Valéry qui ont cautionné la coupure de l'histoire et de la poétique — «Quand l'esprit est éveillé, il n'a besoin que du présent et de soi-même» —, il est possible d'en opposer d'autres sur «la manière humaine de faire écho» (*Introduction à la méthode de Léonard de*

Vinci) et la confrontation féconde des esprits et des talents, cette lente cohabitation qui prépare les germes futures et aide le génie à prendre conscience et mesure de ses pouvoirs: «Un airain jamais frappé ne rend pas le son fondamental qui serait le sien» (*Note et digression*). Edgar Wind a mis au jour les traditions sur lesquelles vient s'enter la peinture religieuse d'un Matisse ou d'un Rouault et l'œuvre de Marguerite Yourcenar, d'Hadrien à Zénon, des négro-spirituels à Piranèse et Cavafy, aurait-elle trouvé sa note et sa voix sans l'élan d'une prodigieuse érudition?

Enfin, dans les limites d'un temps ou d'un pays, hors du cosmopolitisme intemporel que véhicule parfois le concept de culture, l'érudition prend *valeur fondatrice*, dans la mesure où elle met le passé à l'abri de la puissance ensevelissante du temps et éveille par ses redécouvertes les consciences nationales. Sans elle, sans «la longue chaîne d'érudits et d'amateurs passionnés» (J. Thuillier), Georges de La Tour ne serait plus aujourd'hui qu'une ombre aux Champs-Élysées de la peinture. Sans le mouvement inauguré par les universitaires allemands des XVII^e et XVIII^e siècles, bien des nationalités ne se seraient pas affirmées et retrouvées dans leur passé. Le Québec n'a-t-il pas, depuis vingt ans, à travers dictionnaires et bibliographies, éditions et thèses, entrepris la reconquête de son patrimoine et doté ses créateurs d'une tradition? Besoin d'une littérature de redécouvrir ses origines et ses sources pour fonder sa légitimité, comme les familles aristocratiques demandaient aux généalogistes et aux archivistes de prouver, de garantir et de maintenir leur pérennité; besoin d'asseoir ses productions récentes, où la critique au jour le jour, fille de l'instant et proie de l'immédiat, guette avec impatience, inquiétude, naïveté parfois le chef-d'œuvre, célèbre d'éphémères météores, dans le terreau qui suscitera le durable. A l'université, trop distante et feutrée au goût de certains, revient pourtant cette mission.

Pour signifier érudition, les Chinois tracent

un idéogramme qui rassemble les trois symboles de la vrille, de la corne et du bœuf: plus on creuse, plus le trou se rétrécit. Plus l'érudit va profond, plus il se meut à l'étroit, et bientôt personne ne peut le rejoindre. Il reste seul avec l'infiniment petit de sa recherche⁴.

4. A.
Peyrefitte, *Le
Mal français*.

La culture occidentale n'a pas l'exclusif privilège de cette vision étroite et caricaturale qui inspire le plaisir facile de déconsidérer les formes canoniques de l'érudition, mais la trahit doublement dans son histoire et sa nature. Préférons une conception plus généreuse et accueillante qui réconcilie le plaisir esthétique et le savoir. L'antiquaire, le compilateur, le curieux, visages possibles de l'érudit, n'en épuisent pas les traits; elle a aussi derrière elle une longue lignée de critiques et de créateurs. Elle n'a été de nouveau prise à partie de notre temps que par une trahison des clercs qui, formés dans le sérail, ont privé les générations montantes d'un savoir et d'une vision historiques dont ils continuaient de tirer bénéfice, tout en entretenant l'illusion d'une culture ou d'un exercice critique qui pourraient s'amputer sans dommages de leurs assises et de leurs racines.

Sans les jeux spéculaires de la mémoire, l'art passe avec l'homme qui le produit. «On ne chemine jamais seul sur les sentiers de la création»: ce ne sont pas les fresques de Giotto, les symphonies de Beethoven ou les récits de Proust, mais l'étude des masques qui inspire cette observation à Levi-Strauss. Contre le mythe contemporain d'une créativité frileusement repliée sur soi, à l'abri des influences, l'érudition célèbre les dépôts du temps, les dépendances fécondes, la lente maturation de soi dans l'appartenance à la lignée. Evoquons de nouveau le personnage de Zénon, modèle, selon M. Yourcenar, des authentiques révolutionnaires qui «ne laissent rien perdre d'une accumulation de richesses millénaires et sont cependant subversifs dans leur continuelle réinterprétation de la pensée et de la condition humaines. Pour des esprits de ce genre, toutes les sciences et tous les

arts, les mythes et les songes, le connu et l'inconnu, et la substance humaine elle-même, font l'objet d'une interprétation qui durera autant que la race».

Réquisitoire masqué qui aura légitimé les critiques par ce retour vers leurs origines? Eloge rétrograde qui réduit à sa frange savante une culture dont historiens et anthropologues contemporains ont montré le polymorphisme? Au lecteur de ces pages d'en juger et de se demander si, dans l'ordre de l'esprit, existent, plus qu'en architecture, des monuments sans fondation.

Notule bibliographique

1644

LA MOTHE LE VAYER, «De la lecture des livres et de leur composition», *Opuscules et petits traités*, III, 7.

1688

MORHOFF, D.G., *Polyhistor literarius, philosophicus et practicus*.

1751-57

D'ALEMBERT, article «Erudition» in *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

1858

SAINTE-BEUVE, «De la tradition en littérature et en quel sens il faut l'entendre», 12 avril, *Causeries du lundi*, tome 15.

1885

LANSON, Gustave, «L'érudition monastique aux XVII^e et XVIII^e siècles», *Hommes et livres*, 25/55.

1938

MARROU, H.-I., *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris.

1968

Religion, érudition et critique à la fin du 17^e et au début du 18^e siècle, Paris, PUF.

1972

STAROBINSKI, Jean, «La littérature», in J. Le Goff et P. Nora, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, II, 168/182.

1976

JEHASSE, Jean, *La Renaissance de la critique. L'essor de l'humanisme érudit de 1560 à 1614*, Publications de l'Université de Saint-Etienne.

1982

STAROBINSKI, Jean, «Gibbon et la défense de l'érudition», in *Le Statut de la littérature. Mélanges offerts à P. Bénichou*, Genève, Droz, 205/228.

1983

BEUGNOT, B., «*Historia literaria* et histoire littéraire», *Rivista di letteratura moderna e comparata*, XXXVI, 4, ott.-dic., 305/321.